

cette ville. Nous pensions, à une station aussi importante, trouver une gare convenablement installée. C'est une baraque en bois : dans une vaste salle, ouverte à tous les vents, la foule des voyageurs attend pêle-mêle. Quelques misérables chaises, quelques bancs de bois, sont les seuls meubles qui la garnissent. La nuit est froide. Il y a bien, dans un bout de la salle, un maigre feu de charbon de terre dans une cheminée borgne ;



mais il est tellement entouré qu'on ne peut en approcher. A l'autre bout, est une espèce de buffet qui ressemble au comptoir de quelque méchant cabaret, et où nous parvenons à grand'peine à nous faire servir, sous le nom de bouillon, un fade et insipide breuvage. Cela fait, nous n'avons plus qu'à mettre de notre mieux en pratique le précepte de la sagesse espagnole : *Paciencia!*

A la gare de Madrid, des bruits inquiétants étaient déjà venus à nos oreilles : on disait vaguement que le chemin de fer avait été, sur plusieurs points, coupé par

les débordements du Guadalquivir. A Alcazar, un employé français nous confirme cette nouvelle; la voie est, en effet, coupée en deux endroits : entre Andujar et Cordoue la circulation est complètement interrompue. Que faire? Retourner à Madrid? Il n'y faut pas songer. Changer d'itinéraire, et gagner l'Andalousie par Alicante? Mais nous tenons à être à Séville pour la semaine sainte. Et puis nos places sont payées jusqu'à Cordoue. Si le chemin de fer est rompu, la route de terre reste ouverte. D'une façon ou d'une autre, on arrive toujours. A la grâce de Dieu! En voyage, il faut compter un peu sur la Providence... Par toutes ces puissantes raisons, il est décidé que nous continuons notre route.

A six heures du matin nous étions à Venta de Cardañas : c'est le point extrême où s'arrêtait alors le chemin de fer, qui aujourd'hui franchit sans interruption la Sierra-Morena. Nous avons traversé pendant la nuit les plaines immenses et nues de la Manche. Au dire des savants commentateurs, c'est dans ce lieu que l'illustre don Quichotte fit sa veillée d'armes, et fut armé chevalier par les mains de cet honnête hôtelier qui, après avoir fait plus d'un métier suspect, s'était retiré là pour vivre tranquillement « de son bien, et surtout de celui d'autrui. »

Le chemin de fer nous dépose dans un lieu sauvage, à l'entrée des gorges de la Sierra, au-devant d'une espèce de hangar. Trois ou quatre diligences attendent là les voyageurs. Nous descendons parmi les déblais et les décombres; nos pieds enfoncent dans un sol boueux. L'air est vif et piquant. Le soleil levant perce à peine le

rideau de brume qui flotte sur les plaines et sur les premiers escarpements de la montagne. Une nuit d'insomnie et l'air matinal ont singulièrement aiguisé les appétits. Tout le monde se précipite vers une porte du hangar au-dessus de laquelle se lit le mot *Café*. Mais c'est encore pire qu'à Alcazar. Autour de tables d'une propreté douteuse, cinquante voyageurs affamés apostrophent dans toutes les langues deux garçons qui ont l'air de n'en entendre aucune, et se disputent quelques tasses de détestable café et de mauvais chocolat à la cannelle. Bien nous en a pris de renouveler nos provisions à Madrid.

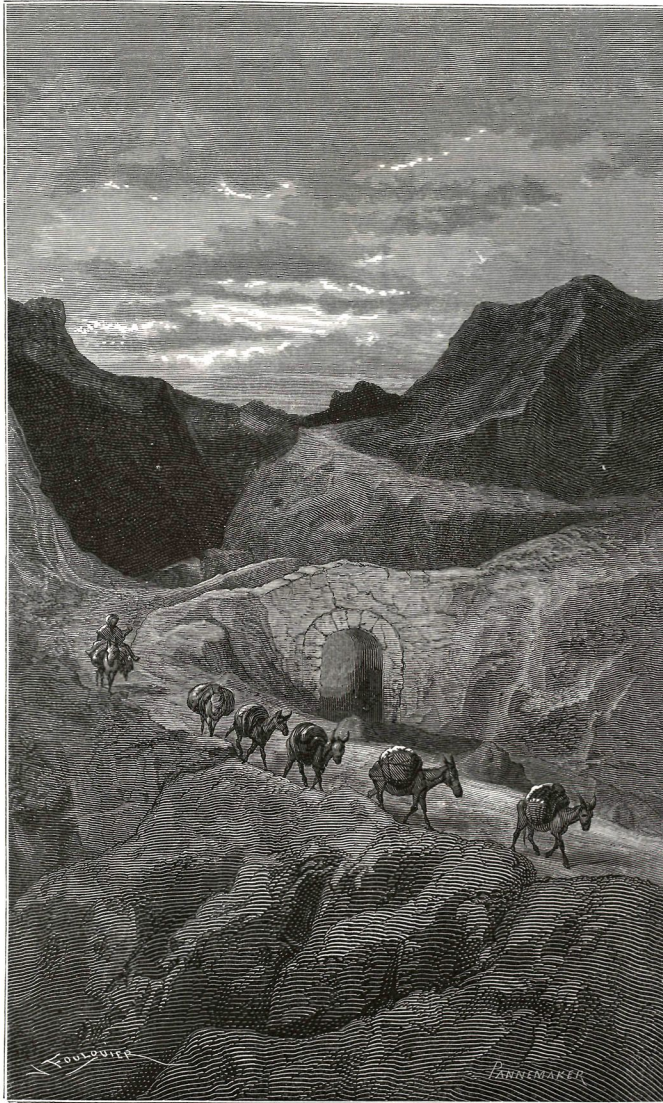
Cependant les diligences sont attelées, et on appelle les voyageurs. Ces diligences sont de lourdes voitures, à peu près pareilles à celles de nos grandes messageries d'il y a vingt-cinq ans : seulement elles sont étroites, sales et incommodes ; les coussins semblent rembourrés avec des copeaux. Mais la diligence espagnole a quelque chose d'original et de pittoresque : c'est son attelage. Dix mules sont attelées deux à deux à cette pesante machine : elles ont la tête ornée de pompons de laine rouge, jaune et bleue, et portent des colliers tout retentissants de grelots. Il n'y a pas moins de trois hommes pour mener ce long attelage : le *mayoral* ou conducteur, qui est sur le siège ; le *delantero* ou postillon, qui est monté sur un cheval, en tête, à gauche du premier couple de mules ; enfin le *zagal*, qui est à pied, montant de temps en temps sur le marchepied, courant le plus souvent à côté des mules, les excitant de la voix et du geste, et leur distribuant largement, non des coups de

fouet, mais de véritables volées de coups de bâton. Le zagal change à chaque relai ; mais le delantero fait généralement le trajet entier de la diligence, c'est-à-dire quelquefois quarante à cinquante lieues. C'est d'ordinaire un tout jeune homme, presque un enfant. Aussi les malheureux qui font cet affreux métier sont-ils voués



à une mort presque certaine ; ils meurent phthisiques au bout de peu d'années.

Enfin tout est prêt : voyageurs et bagages sont entassés. Le mayoral donne le signal à grands cris ; le zagal crie, en courant et frappant à droite et à gauche de grands coups de bâton ; le delantero crie et fait claquer son fouet. Les mules agitent bruyamment leurs grelots ; la lourde diligence s'ébranle, et nous partons à fond de



La Sierra-Morena.



train par un chemin cahoteux, défoncé, dont les ornières sont comblées avec de grosses pierres. La route, étroite et sinueuse, longe un petit torrent. Elle s'élève rapidement, presque toujours suspendue en corniche, au-dessus du précipice. Le moindre accident vous ferait faire une culbute de quelques centaines de pieds. Au premier moment, cette réflexion ne laisse pas que d'être désagréable. J'étais monté sur l'impériale, et mon regard plongeait jusqu'au fond du ravin où grondait le torrent. Mais on s'habitue à cette impression. Les postillons sont d'une adresse merveilleuse. Même dans les passages les plus difficiles, ils ne ralentissent jamais leur train : la voiture, emportée au galop de son vigoureux attelage, vole, bondit, penche et se relève. On finit par prendre plaisir à se sentir entraîné par ce tourbillon de bruit et de poussière, et la beauté du paysage vous distrait bientôt de toute autre pensée.

La gorge que nous remontions devenait de plus en plus sauvage. A droite et à gauche, la montagne se resserre de manière à ne plus laisser qu'un étroit défilé. Ça et là des blocs énormes ont roulé sur les pentes et sont restés suspendus comme des ruines cyclopéennes. Ailleurs les crêtes de la montagne, déchirées et dentelées, se hérissent de pics et d'aiguilles. Ce défilé a un nom qu'on retrouve souvent dans l'histoire : on l'appelle le *puerto* de Despeña-Perros ; c'est le passage le plus important de la Manche en Andalousie, et, depuis les guerres des Maures jusqu'à la guerre de l'indépendance, ç'a été un des points stratégiques qu'on s'est le plus ardemment disputés. Il n'y a pas longtemps encore, la

route était peu sûre pour les voyageurs. La Sierra-Morena a été le refuge où les bandes de brigands se sont le plus longtemps maintenues. De distance en distance on voit encore le long de la route de petites croix de bois avec cette inscription : *Aqui mataron un hombre*. — Ici a été tué un homme. »

Aussitôt qu'on a atteint le sommet de la chaîne et franchi le col, les pentes et les vallées se couvrent d'une végétation serrée d'arbustes à feuilles persistantes, de lentisques, de romarins, de cistes, d'arbusiers. C'est à cette verdure éternelle, mais d'une nuance sombre, qui les recouvre, que ces montagnes doivent leur nom : la Sierra-Morena veut dire la montagne brune.

Nous commençons à descendre le versant méridional : les pentes s'adoucissent ; quelques habitations isolées, puis quelques villages s'aperçoivent de loin en loin. Les vallées sont couvertes d'oliviers. Des cultures plus variées se montrent aux environs de la Carolina, petite ville régulièrement bâtie, avec des portes monumentales et des rues tirées au cordeau. C'est une de ces colonies qui furent fondées au siècle dernier, sous Charles III, pour repeupler la Sierra-Morena et y relever l'agriculture anéantie depuis l'expulsion des Maures. Le principal promoteur de cette entreprise était don Pablo Olavidès, comte de Pilos, gouverneur de Séville. C'était un esprit élevé et généreux, un philanthrope comme on disait alors, peut-être un peu chimérique. Il déploya dans cette entreprise beaucoup d'activité et de dévouement. Il fit venir des colons allemands, et

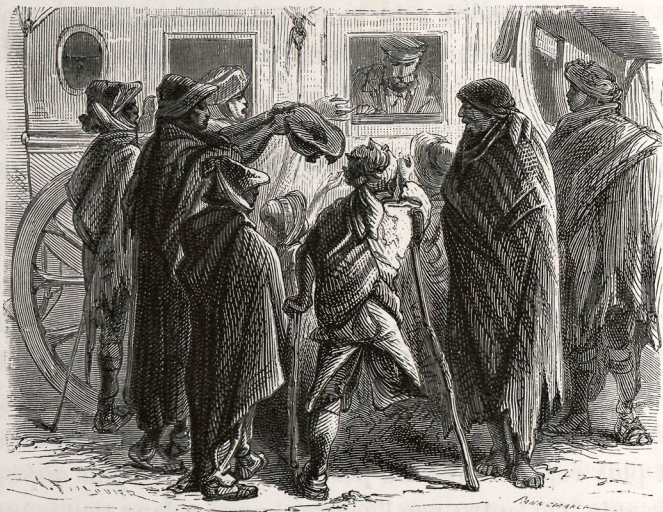


établit six mille Bava­rois à la Carolina. Il défricha des landes, ouvrit des routes, bâtit des villages, et en peu d'années changea un pays inculte en des campagnes fertiles et riantes. Mais Olavidès devint suspect d'opinions philosophiques, et fut dénoncé au Saint-Office. Malgré la faveur dont il jouissait auprès du roi, il fut arrêté et emprisonné ; après une longue information, il fut condamné à sept années de reclusion dans un couvent de la Manche. Peu après, il tomba dangereusement malade : la cour, qui lui était restée favorable, obtint pour lui la permission d'aller prendre les eaux en Catalogne. Il s'échappa, et se réfugia en France. — Depuis lors les colonies de la Sierra-Morena ont languï.

Vers le milieu du jour on est à Baylen, petite ville triste et sale, au fond d'une gorge profonde : c'est là qu'on déjeune. Nous sommes assaillis, en descendant de la diligence, par une nuée de mendiants, d'aveugles, de boiteux ; je n'ai jamais vu truands plus dépenaillés et plus repoussants. La *posada* n'est guère plus appétissante. On entre par l'écurie, comme dans toutes les *posadas*. Dès la porte, l'odeur d'huile vous suffoque. Tout le monde a entendu parler de l'huile espagnole ; mais ce que c'est que l'huile espagnole, on ne saurait s'en faire une idée si on n'y a pas goûté. Les olives pourtant sont délicieuses dans ce pays ; mais, comme s'ils avaient juré de gâter tout ce que le Ciel a fait de bien chez eux, les Espagnols ont trouvé moyen d'en extraire, en les laissant fermenter, une huile d'un goût et d'une odeur abominables, qui prend à la fois au nez

et à la gorge, et que je ne saurais comparer qu'à un mélange d'huile de ricin et d'huile à quinquet. Ils trouvent cela délicieux, et, à leur goût, notre huile de Provence est fade et sans saveur.

Le nom de Baylen sonne tristement à des oreilles françaises. C'est un peu au delà de la ville, dans de



larges et profondes vallées, que, le 20 juillet 1808, la petite armée du général Dupont, coupée de son avant-garde, cernée par un ennemi trois ou quatre fois supérieur, se vit réduite à capituler. Il y a sur la place publique de Baylen une mauvaise statue de marbre qui rappelle cette victoire : victoire qui exalta prodigieusement, et cela se comprend, le patriotisme espagnol, mais où il n'y avait pas, ce semble, de quoi enorgueillir

si fort la valeur espagnole. Trois mille hommes mourant de faim et de soif, écrasés par un soleil de plomb, haletant sous une chaleur de quarante-cinq degrés, et obligés, par dix-huit mille hommes, à mettre bas les armes, ce n'est pas là une victoire à mettre à côté de Lépante. Les suites ont été encore moins glorieuses pour l'Espagne. En dépit de la capitulation, nos soldats furent retenus prisonniers. Conduits à Cadix, ils se virent, tout le long du chemin, insultés, menacés, poursuivis par la populace. Les bagages des officiers furent pillés. Plusieurs furent massacrés. A Cadix, la rage populaire fut telle, qu'on fut obligé, pour empêcher que les prisonniers ne fussent mis en pièces, de placer le saint Sacrement au milieu d'eux.

Ce seraient là des faits à souiller l'honneur d'un peuple, s'il ne fallait faire la part des colères nationales en face d'une invasion étrangère. Ce qui est sans excuse, c'est l'indigne traitement que le gouvernement insurrectionnel fit subir à ces mêmes prisonniers, à grand'peine échappés aux couteaux de la populace. On les avait entassés d'abord sur les pontons de Cadix, où le scorbut et la dysenterie les décimaient. On trouva bientôt cette situation trop douce pour eux, et on les transporta sur le rocher de Cabrera, la plus petite des Baléares, un écueil aride, inhabité. Ils étaient là sans abri d'aucune sorte, sans vêtements que les lambeaux qui leur restaient. Tous les quatre jours, des barques leur apportaient de Majorque quelques morceaux de pain et des fèves sèches. Ils suppléaient à cette misérable et insuffisante nourriture en mangeant

des rats, des lézards verts, quelques poissons qu'ils parvenaient à pêcher. Un jour la barque ne vint pas; on l'attendit pendant six jours : quand elle parut, cent cinquante prisonniers étaient morts de faim. La soif était leur plus cruel supplice : une petite source qui ne donnait pas la moitié de l'eau qui leur était nécessaire, était leur seule ressource. Huit mille Français furent, à plusieurs fois, transportés sur l'îlot de Cabrera : quatre mille y moururent; le reste fut échangé à la fin de 1811 (1).

Chassons ces tristes images. Oublions, s'il se peut, les fureurs des hommes, et leurs sanglantes mêlées, et leurs vengeances plus atroces encore. Il semble que les plus beaux pays du monde soient ceux qu'ils se sont disputés avec le plus d'acharnement, et qu'ils ont le plus engraisés de leur sang.

A quelques lieues de Baylen, la route descend rapidement les dernières rampes de la Sierra-Morena. On franchit, sur un pont de bois tremblant, le Rumblar, un gros torrent qui roule encaissé à quarante pieds de profondeur. Puis tout à coup, en quelques instants, le paysage change; l'horizon s'élargit, les plaines s'ouvrent. Une brise tiède vous frappe au visage; le ciel prend des teintes plus chaudes. Aux plantations d'oliviers, d'un aspect doux, mais triste, succèdent des champs parés d'une verdure nouvelle. Mille fleurettes printanières émaillent les bords de la route. Les haies verdissent, et, çà et là, parmi les buissons, brille la

<sup>1</sup> Voyez *Aventures d'un marin de la garde impériale*, par H. Ducor, 1833.





fleur charmante des cistes roses. C'est le printemps qui nous souhaite la bienvenue, et nous ouvre en souriant les portes de l'Andalousie. Voici ses gracieux messagers : j'ai vu tout à l'heure deux hirondelles posées sur le fil du télégraphe, et un papillon jaune a traversé la route. Nous sommes dans la vallée du Guadalquivir : une végétation nouvelle s'épanouit de tous côtés ; déjà les aloès dressent au bord du chemin leurs grandes feuilles charnues et armées de dards, et des nopals aux formes bizarres se montrent dans les champs parmi les figuiers.

Le soleil descendait à l'horizon dans un ciel d'un azur pâle, où semblaient dormir immobiles de petits nuages blancs et floconneux. Des vapeurs transparentes baignaient les collines lointaines, et les enveloppaient comme d'une gaze irisée. Les hautes montagnes qu'on apercevait au delà prenaient à leur base des teintes violettes qui, se dégradant insensiblement jusqu'au rose tendre, allaient se perdre au sommet dans la blancheur éclatante des neiges. Je n'oublierai jamais l'impression de surprise et d'enchantement que me fit ce brusque passage des plaines froides et nues de la Manche aux riches et tièdes vallées de l'Andalousie. Ce fut comme un lever de rideau splendide ; comme si la baguette d'un magicien nous eût transportés en un clin d'œil des brumes du Nord sous le ciel éternellement radieux du Midi.

Il était quatre heures du soir quand nous arrivâmes à Andujar. C'est là que nous devons reprendre le chemin de fer pour aller coucher à Cordoue, si les commu-

nications n'étaient pas interrompues. Mais, hélas ! les renseignements de notre Français d'Alcazar n'étaient que trop exacts : le chemin de fer est coupé. Nous trouvons l'auberge pleine de voyageurs, qui sont là, bloqués depuis quarante-huit heures, attendant que le passage soit rétabli. On annonce bien que la voie sera réparée dans un ou deux jours ; mais, en espagnol, cela veut dire une semaine. Or Andujar est une petite ville sans ressources, sans intérêt : y passer un jour entier serait une longue épreuve. Ajoutez que la posada regorge de monde, et qu'il n'y a pas un lit de libre. A tout prix il faut sortir de ce trou.

Nous sommes d'ailleurs dans notre droit. L'entreprise des diligences à laquelle nous nous sommes adressés à Madrid nous a délivré des billets pour Cordoue ; nous avons payé nos places jusqu'à Cordoue ; et, soit par chemin de fer, soit autrement, la compagnie doit nous rendre à Cordoue. Mais notre requête, poliment présentée au commis de la diligence, est repoussée avec hauteur. Par grâce, et prenant en considération notre embarras, cet honnête hidalgo veut bien nous faire conduire le lendemain à Cordoue, moyennant un petit supplément de 300 réaux (quelque chose comme 80 fr.) par personne. Notez qu'il y a tout au plus seize à dix-huit lieues d'Andujar à Cordoue. Nous insistons ; le commis crie, déclame, gesticule ; le mayoral s'en mêle ; tout le monde parle à la fois ; c'est un bruit à ne pas s'entendre. Après les Arabes, je ne connais pas de peuple qui crie plus haut que les Espagnols.

Trouvant que la discussion s'irrite sans aboutir, nous



prenons le parti d'aller chez l'alcade : c'est le maire de l'endroit. Notre compagnon de voyage, M. de L\*\*\*, qui parle parfaitement l'espagnol, expose l'affaire, et produit nos bulletins de place délivrés pour Cordoue. L'alcade paraît un peu embarrassé, et, tournant et retournant le bulletin, dit au commis entre ses dents : « Tu es un imbécile. Pourquoi as-tu donné des billets pour Cordoue ? Je suis obligé de te condamner. » Il ordonne, en effet, que l'administration de la diligence nous fera conduire jusqu'à Cordoue. Mais le commis criant toujours comme un beau diable, et réclamant un supplément de prix, l'alcade, pour se débarrasser à la fois des deux parties, décide que la question d'indemnité sera réglée, s'il y a lieu, par le gouverneur de Cordoue. Cette sentence évasive nous exposait à de nouvelles difficultés ; mais il n'y avait pas moyen d'espérer davantage : l'important était de partir.

Nous revenons triomphants à la posada, où nous sommes accueillis par les hourras de joie de tous les voyageurs. Il est convenu qu'on partira à trois heures du matin. C'est un long retard : n'importe ; nous partirons. En attendant il s'agit de dîner.

Nous sommes là au moins une trentaine de voyageurs ; c'est comme un caravansérail. Il y en a de toutes les sortes et de tous les pays : il y a des touristes comme nous, des négociants, des commis voyageurs, des entrepreneurs de chemin de fer, jusqu'à des chanteurs qui font partie de la troupe d'opéra de Séville ; il y a des Américains, des Français, des Allemands, des Italiens, des Belges. Chose singulière, tous ces étrangers parlent

entre eux le français ; ils parlent plus ou moins correctement et avec un accent plus ou moins marqué ; mais enfin la langue française est le lien commun de ces voyageurs venus de tous les pays.

En se serrant un peu, tout le monde finit par trouver place à table. Pour la première fois nous faisons connaissance avec le *puchero* espagnol : c'est une espèce de pot-au-feu où entrent du bœuf, du mouton, des saucisses, avec force légumes, et surtout une sorte de pois chiches appelés *garbanzos*. Je dois dire que, de toute la cuisine espagnole, c'est à peu près le seul mets supportable. Quoi qu'il en soit, et grâce peut-être à la bonne humeur causée par l'annonce du départ, nous trouvons le *puchero* succulent. Des perdrix frites et des oranges complétèrent le dîner, qui ne parut pas trop mauvais. Il faut ajouter que nous étions servis par deux jeunes hôtes qui étaient charmantes : l'une d'elles surtout, une jeune mère, qui portait sur le bras un bel enfant, et qui l'allaitait sans façon devant nous, était un type de vierge que n'eût pas dédaigné Murillo.

Après dîner, les hommes restent à prendre le café et à fumer dans la salle à manger : on cause et on fait connaissance ; ce sont là les dédommagements de ces petits épisodes de voyage. On étend dans une grande chambre des matelas et des nattes sur le plancher ; et les dames s'y jettent tout habillées, pour tâcher de trouver un peu de repos avant l'heure du départ.

Vers deux heures on commence à charger les voitures. Mais le mayoral et les postillons, qui sont de mauvaise humeur, ne font leur besogne qu'en grom-